

*Parole de femme en Ontario français :*

*subjectivité, agentivité et transgression dans les Carnets de déraison de Guylaine Tousignant*

Johanne Melançon

Université Laurentienne

Peu de femmes, et surtout peu de poètes, ont pris la parole en Ontario français dans les années 1970, 1980 et même 1990, l'horizon d'attente identitaire ne favorisant pas l'émergence d'une parole lyrique au féminin, mise à part la poète Andrée Lacelle qui publie cinq recueils entre 1979 et 1998 et Marguerite Andersen dont les huit publications (romans, récit poétique et recueils de nouvelles) entre 1983 et 1998 privilégient l'autofiction. Cependant, au tournant du siècle, de nouvelles voix féminines ont émergé. Parmi elles, Sylvie Maria Fillion dont les textes mordants aux images choquantes, obsédantes ou surréelles sont résolument transgressifs; Tina Charlebois dont la poésie narrative autofictionnelle exprime un rejet des conventions sociales sur un ton souvent ludique; et Guylaine Tousignant dont la parole poétique est plus lyrique. Dans son premier recueil de prose poétique, *Carnets de déraison* (Prise de parole, 2005), Tousignant met en scène une narratrice qui, malgré sa difficulté à dire « je », dans une parole que l'auteure qualifie de « pluri auto bio graphique » (forum de discussion de Tagueule.ca), arrive à exprimer son agentivité. Concept défini par plusieurs tenants de la théorie féministe ou de l'écriture au féminin, l'agentivité selon Shirley Neuman se veut «[t]he capacity to act in autonomous way, to affect the social construction of one's subjectivity and one's place and representation within the social order» (Neuman 10). Une lecture attentive du texte de Tousignant montre que cette agentivité ne s'exprime pas tant dans le propos—bien que cet aspect soit présent—mais bien dans l'écriture même : au point de vue générique, par la différenciation—qui « procède de la

Johanne Melançon

dérivation à partir des genres existants [...] et aboutit [...] à l'émergence de nouvelles variations génériques [...] [ou] à l'introduction de nouvelles appellations» (Dion, Fortier et Haghebaert 353) —et l'hybridation—une « combinaison de plusieurs traits génériques hétérogènes mais reconnaissables, hiérarchisés ou non, en un même texte » (Dion, Fortier et Haghebaert 353). Cette agentivité se manifeste également par le dédoublement rhétorique du sujet, le recours à différentes stratégies discursives ainsi qu'à l'intertextualité.

### **Un écrit intime**

L'aspect intimiste de l'écriture est d'abord suggéré par le paratexte alors que sur la page couverture du livre, on peut distinguer l'image floue et tronquée d'un corps de femme, vue de dos, nue; cette image constitue une invitation à lire le texte comme un dévoilement de soi, comme une mise à nue, mais faite avec pudeur. Quant aux fragments narratifs qui forment ce récit, ils simulent le va-et-vient d'une pensée qui hésite, doute, et avoue, utilisant abondamment le dialogue intérieur, autre marque d'un écrit de l'intime.

Aussi, les *Carnets de déraison* de Guylaine Tousignant, en prose, portent-ils la mention générique « poésie »—un genre, surtout lorsqu'il est lié à la voix lyrique adoptée ici, se prêtant à l'introspection et à l'évocation. Mais l'intitulé renvoie à un autre choix générique, celui des « carnets » qui permet aussi d'associer ce recueil à l'écrit intime, « lieu opportun pour la création et l'expression de la subjectivité et de l'identité, enjeux majeurs de l'écriture au féminin » (Havercroft 518). En effet, le carnet, qui s'apparente au journal intime, constitue un lieu d'inscription de réflexions personnelles, souvent de façon fragmentée, au gré de l'humeur ou de l'inspiration. Dans les *Carnets de déraison*, il faut lire un foisonnement de réflexions éparpillées, sans projet précis (« carnets » est au pluriel), certainement la revendication d'une liberté face au genre, sinon à l'écriture, puisque les fragments narratifs qui construisent le récit ne sont pas

datés, contrairement au genre du carnet. De plus, ces *Carnets de déraison* ne peuvent que nous renvoyer au « Livre de raison », cet écrit du quotidien, de la mémoire familiale—et donc, d’une certaine façon, de l’intime—souvent un livre de comptes tenu par le père de famille, première subversion ici, peut-être. Dans les deux cas, un processus de différenciation (Dion, Fortier et Haghebaert 354) est à l’œuvre.

Par ailleurs, avec des réflexions où le « je » juge et se juge, ces carnets tiennent aussi de la confession, autre forme d’écrit intime. Comme dans les *Confessions* de Saint-Augustin, l’exercice des *Carnets* propose une réflexion de type philosophique sur l’existence, sur les combats du quotidien et la faiblesse humaine. Dans une confession, au sens religieux du terme, il s’agit d’avouer ses fautes, ses erreurs; justement, dans les *Carnets*, la narratrice « se souvien[t] de [s]es premières confessions à l’église » et qu’elle y « croyai[t] beaucoup » (Tousignant 71). Mais un jour, elle « décide de ne plus y aller. Ni au confessionnal. Ni à l’église. Il n’y en a pas de recommencement. Ça n’existe pas. C’est impossible de recommencer. Même si ce l’était, on répèterait [*sic*] les mêmes erreurs. Le confessionnal est un service rapide pour l’âme. Je l’ai abandonné » (Tousignant 71). La poète choisit également de s’approprier le genre de la confession puisque c’est aussi de cela qu’il s’agit dans les *Carnets*. Du moins, c’est ce que suggère l’intertextualité avec *La chute* d’Albert Camus, intertextualité explicite à la dernière page du recueil avec la citation : «*continuer, seulement continuer, voilà ce qui est surhumain*» (Tousignant 148), leitmotiv qui revient régulièrement dans les *Carnets*. Cette intertextualité est aussi implicite pour qui connaît l’œuvre de Camus puisque dès l’incipit, « Je bois à la déraison » (Tousignant 7), on comprend que le « je » qui s’exprime est dans un bar (Tousignant 26, 28, 45), tout comme à la fin du texte où elle « boi[t] chaque soir, sans faute, à la déraison » (Tousignant 136), et que tout au long des carnets, ce avouera ses faiblesses, voire sa volonté de se laver de ses

Johanne Melançon

fautes : « Je me débats follement. Sans raison. [...] Contre ma peine. Mon impuissance. En *chute* libre et immobile. Je me vide le cœur. [...] Je crache le méchant. Je le vomis. [...] En *chute* libre. Je suis en *chute* libre » (Tousignant 8; je souligne). La dimension cathartique de la confession est ici évidente, de même que l'abandon de soi. Mais surtout, la chute est *libre*, et le regard posé sur soi est lucide. De plus, la sincérité, ou l'authenticité de la confession va jusqu'à faire avouer à la narratrice que, dans sa vie, elle « maîtrise, à forcer de jouer, l'art du faux » (Tousignant 105, 4<sup>e</sup> de couverture), subversion à la fois générique (puisque la confession est de l'ordre du vrai) et ontologique (puisque l'*être* se joue du *paraître*) et ce, dès les premières pages : « Je fais semblant de rire. Je fais semblant de vivre. Semblant de pleurer. Semblant de jouer. Semblant d'aimer. [...] Semblant d'amour. [...] Semblant de continuer » (Tousignant 10). L'exercice est résolument un retour sur soi, puisque si au début elle « boi[t] à la déraison. À la source des possibilités » (Tousignant 7), qu'elle « scrute à la loupe tous ces impossibles possibles » (Tousignant 7), à la fin, elle a réussi à exorciser ses doutes : « Je continue. Continuerai de boire à la déraison. À la source des impossibles possibles. C'est tout. Pour toujours » (Tousignant 146).

Ainsi, l'hybridation générique (Dion, Fortier et Haghebaert 354) caractérisant ce texte qui emprunte à la fois au carnet, au livre de raison et à la confession, apparaît comme un moyen d'affirmer l'agentivité par l'écriture.

### **La question du sujet**

Par ailleurs, dans les *Carnets de déraison*, le regard sur soi qu'entament la confession ou l'examen de conscience se fait dans un dédoublement du soi. D'une part, la majorité du texte se lit comme un dialogue intérieur où le « je » est interpellé par un « tu », dont la parole est identifiée par des italiques, qui oblige ce « je » à aller au fond des choses, à *tout* dire, à tout avouer : « *Tu ne dis pas que tu ne dis rien, que tu caches tout, que tu vis beaucoup, que tu*

*ressens beaucoup et que tu ne dis pas que tu ne partages rien* » (Tousignant 22). Ce « tu », figure du surmoi, lui fait la leçon (au mode impératif) : « *Apaise ton désir. Ne désire pas trop* » (Tousignant 27); ou encore, s'impatiente : « *Arrête. Arrête. Arrête de t'examiner. Tu n'as rien à cacher* » (Tousignant 28).

D'autre part, dans certains fragments, le regard critique s'exprime par l'emploi des italiques et l'énallage, ici la désignation de « je » à la 3e personne du singulier : « *Elle abandonne rarement. Elle ne s'abandonne presque jamais* » (Tousignant 35) ou « *Elle aime trop* » (Tousignant 22). Pouvoir parler de soi à la 3e personne est ce qui permet de se juger, mais aussi ce qui permet d'*être*, bien qu'avec une certaine hésitation encore, marquée ici par les points de suspension et la rupture de la syntaxe : « *Elle marche et.... Pour la première fois... Elle... Elle se laisse envahir par l'éternité [...] Il n'y a qu'elle. [...] Elle, envahie par l'éternité. Elle, certaine qu'elle est* », (Tousignant 52). Au contraire, le « je » arrive difficilement à conjuguer son « être » à la première personne : « Être sans être. Être sans avoir à être. Avoir été et ne plus être. Ne plus être. [...] » (Tousignant 14).

Ces stratégies rhétoriques—dialogue intérieur, énallage de personne, utilisation d'italiques pour marquer les différentes voix, choix des modes impératif et infinitif—mettent en scène une construction de soi qui se fait dans le doute, mais aussi qui se lit comme une révolte—la volonté d'être déraisonnable—comme en témoignent ces questions qui restent sans réponse : « On peut ne pas se surpasser? Ne pas viser l'excellence? Ne pas investir? Ne pas définir son chemin? Ne pas courir? Ne pas avoir le goût de commencer sa vie? Ne pas avoir le goût de conclure sa vie? » (Tousignant 69).

Cet auto-examen de soi illustre bien la difficulté de dire « je » et plus encore de dire « je suis ». Dans ce contexte, comment peut s'exprimer l'agentivité?

### **L'agentivité et ses stratégies discursives**

Tout au long du texte, si on sent la difficulté d'affirmer une volonté au « je », c'est parce que non seulement la poète se « sen[t] tout autre » (Tousignant 26), mais parce que la volonté qu'elle exprime, c'est d'être autre : « Me rappeler que j'aurais tant voulu être autre. Tant vouloir être autre tout le temps » (Tousignant 14), sans même pouvoir le conjuguer. C'est peut-être aussi parce que ce « je » est «vide» : « Vide. Je suis vide, toute vide, rien, plus rien. [...] Vide et creux et rien » (Tousignant 13). Parfois une volonté de s'imposer surgit : « Je prends ce que je veux quand je veux » (Tousignant 30), cependant immédiatement mise en doute par une voix intérieure— « *Quand tu le veux?* » —, du moins mettant en doute une véritable possibilité d'agir, une véritable agentivité. La tension entre le « je » et le « tu » prend tout son sens quand le « tu » impose une alternative : « *Tu agis ou tu n'agis pas* » (Tousignant 70), sans pourtant qu'un choix soit fait. Ambivalent, ce dialogue intérieur constitue alors un obstacle à l'expression de l'agentivité :

*Tu n'as qu'à ne pas avoir d'ambition. Je n'ai qu'à ne pas avoir d'ambition? Pas avoir d'ambition. Comment on fait pour ne pas avoir d'ambition? On accepte que même avec de l'ambition on risque de ne rien changer. Avec beaucoup d'ambition, on pourrait changer quelque chose. On pourrait ne rien changer. Tu m'embêtes. Tu n'as qu'à ne pas avoir d'ambition.* (Tousignant 49)

On le voit, bien que la voix négative, celle du « tu », empêche l'affirmation de soi, le « je » arrive presque à s'affirmer en suggérant la possibilité de «changer les choses» et en marquant son exaspération (« Tu m'embêtes »). Et c'est grâce à cette constante remise en question de soi —n'est-ce pas le propre de l'examen de conscience?—que le texte peut avancer et que le « je » peut arriver à s'affirmer. Car l'expression d'une volonté surgit de façon graduelle. Si le souhait de « changer les choses » est ici exprimé avec un modalisateur au conditionnel et un sujet impersonnel (« on »), le souhait est plus loin transmué en une volonté claire : « Je me lève ce

matin. J'ai le goût. Je *peux* changer. Je me sens bien. Je *veux* changer. [...] » (Tousignant 107; je souligne), mais non sans retomber encore dans le doute : « J'ai le goût d'abandonner. [...] Ce goût de continuer. Il ne faut pas chercher à le comprendre? » (Tousignant 109). Des choix s'affirment quelquefois sous une forme négative—« Je n'aurai pas d'enfants » (Tousignant 64), réfutant ainsi la maternité comme seul « canal » de l'agentivité dans une société patriarcale (Gardiner 15)—, mais de plus en plus sous une forme affirmative, surtout à partir du dernier quart du recueil : « Je la veux toute petite. [...] Une toute petite maison [...] » (Tousignant 115); « Seule, en bas, où je serai, je ferai ce que je voudrai quand je le voudrai » (Tousignant 120). À ce moment de la confession ou de l'auto-examen de conscience, le « je » donne finalement la réplique à la voix qui dialogue avec elle depuis le début, en l'interpelant directement, répondant aussi à « elle », à ses « autres » voix, en quelque sorte :

*Elle n'a jamais cru aux combats. Le combat, c'est pour les morts. Pas pour les vivants. Je veux vivre moi. Elle s'en fout de l'avenir du peuple. Je veux vivre pour vivre pour moi. [...] Comme tout ce qui a posé un jour son petit pied sur Terre, je profite de mon bref, petit, court insignifiant instant sur Terre. Tu te prends pour qui? Qui te donne le droit de croire au petit et à l'insignifiant? Toi! Tu me laisses tranquille? Tu arrêtes de douter de tout? Tu arrêtes de juger? Tu me laisses vivre sans penser? [...] (Tousignant 121)*

Il est clair que le « je » cherche alors à se couper de la petite voix en elle qui ne cesse de la faire douter. Cette affirmation de sa volonté n'est cependant pas encore décisive, du moins si on en juge par les nombreuses questions qui persistent : « Je ne réussis pas à faire ce que j'aime pour me faire vivre. Pourquoi? Je ne sais pas ce que j'aime? Je n'ai pas de motivation? Je ne fonce pas? [...] » (Tousignant 123). L'interaction de ces voix est pourtant essentielle, car comme le souligne Judith Gardiner, « [a]gency is action that cannot arise from a single, individual source but is always mediated and preceded by other actions and must always take place within a field of power relations, including those among women » (10). En fait, « [w]e should think of

ourselves as conflicted actors rather than fragmented selves » (Mann 4), et c'est exactement ce que mettent en œuvre les *Carnets de déraison*.

Ce « je » aime aussi s'inventer des histoires, comme celle du vieillard qu'elle voit à travers la vitrine du dépanneur (Tousignant 53-55), celle de l'enfant qui cueille des noisettes avec son grand-père (Tousignant 55), celle de l'homme qui aime les petits garçons (Tousignant 57), celle de Manon qui (contrairement à la locutrice) a de l'ambition (Tousignant 83), ou encore comme les histoires de *elle*, dont celle du drogué dont *elle* est la femme (Tousignant 94-95). Et c'est à travers ces micro-récits que le « je » se construit : « Pleine d'histoires. De rumeurs. De faire croire. Faire croire que je suis comme ça. Ça fait du bien. Comme ça. Des fois. Me raconter des histoires. Leur raconter des histoires. [...] Un besoin? Peut-être » (Tousignant 26) au détriment peut-être de l'authenticité de la confession, et pourtant. Quoi qu'il en soit, le fait que le sujet s'invente des histoires introduit ce thème de l'écriture littéraire qui « permet aux femmes d'exprimer leur expérience, de la commenter ou de la critiquer, de la réinterpréter ou de la reformuler, tout en se construisant comme sujets d'écriture » (Havercroft 522). Pour tout dire, (se) raconter des histoires, peut-être même s'inventer une vie (Tousignant 94-95), c'est déjà un premier pas pour s'affirmer en tant qu'agent.

C'est peut-être aussi dans le choix de certains verbes, et dans le choix de leur mode, qu'il faut lire la possibilité puis la volonté d'être, des verbes comme « marcher », « continuer ». En effet, si on évalue l'agentivité en examinant les verbes comme signifiant d'actions (« signifiers of action » Mann 4), on constate que le texte hésite entre la forme infinitive et la forme impérative d'une part, deux formes verbales qui taisent le sujet énonçant, et d'une autre part la forme conjuguée à la 3<sup>e</sup> et surtout à la 1<sup>re</sup> personnes du singulier. N'est-ce pas en marchant qu'*elle* éprouve la certitude d'être pour la première fois? « *Elle marche et... Pour la première*

*fois... Elle... Elle se laisse envahir par l'éternité. [...] Elle, certaine qu'elle est. Que rien, non, rien, ne peut l'empêcher d'être. C'est tout. C'est suffisant. C'est pour toujours* » (Tousignant 52). Par ailleurs, si d'abord la locutrice doit répéter « je continue » (Tousignant 10) presque comme un mantra pour s'en convaincre, elle finit par y arriver, ou presque — « Je fais semblant et j'arrête et je continue et quoi? » (Tousignant 10) jusqu'à « J'attends et j'attends et je continue et quoi? » (Tousignant 12); elle en arrive à assumer cette action : « Je continue » (Tousignant 135) Aussi significatif de cette prise en charge de soi, « marcher » et « continuer » évoquent tous deux, de façon performative, un mouvement résolu vers l'avant.

Contrant la fragmentation et l'éclatement de soi associés au doute et à l'hésitation, à la fin des *Carnets*, le « je » arrive à assumer les voix dans sa tête qui sont celles des « autres », des voix qui l'obligent à se remettre en question, à se juger, mais qui la construisent pourtant, par le fait même, comme sujet qui s'affirme parce que, entre autres, il revendique le droit de vivre ses contradictions : « J'aime mon désarroi. [...] Je n'arrêterai pas de parler dans ma tête. [...] Je n'arrêterai pas d'être amoureuse. [...] J'ai beau continuer. Rien. Je marche. [...] J'ai beau m'en foutre. Rien. Je marche. [...] » (Tousignant 145). Aussi sent-on que le dialogue intérieur est désormais à l'unisson — réconciliation du « je » avec son « tu »? — puisque seuls les italiques permettent de distinguer les deux voix dont les propos se complètent désormais :

*Et la vie c'est se rendre compte de tout en ne se rendant compte de rien. Je suis en chute libre. Raison ou déraison. Rien. Et la vie, c'est tomber et compter sur l'autre. Et risquer qu'il n'y soit pas. Je continue. Pourtant. Je suis immobile. Et c'est compter sur soi pour se relever. Continuer. Se torturer et se dire que ça ne sert à rien. Pourrais-tu t'en empêcher? Pour savoir mieux reconnaître l'instant. Qui passe et repasse. C'est tout. C'est suffisant. [...]* (Tousignant 145)

De fait, le texte revient en boucle sur lui-même, mais de façon plus affirmative : si la locutrice «rêve d'une vie remplie de poésie. De fleurs, de verdure à perte de vue» (Tousignant 17), qu'elle s'endort, épuisée par la difficile marche dans la neige de l'hiver puis se « réveille des heures plus

tard. Et c'est vert et jaune. Et il fait chaud. Et ça sent bon. Et c'est l'été » (Tousignant 17), à la fin du parcours aussi « [c]'est l'été. C'est déraisonnable. Et j'aime sentir l'herbe longue fraîche et un peu sèche sous mes pieds » (Tousignant 145-146). De plus, l'affirmation du début — « Je bois à la déraison. À la source des possibilités. Je scrute à la loupe tous ces impossibles possibles » (Tousignant 7) est réitéré à la fin : « Je continue. Continuerai de boire à la déraison. À la source des impossibles possibles. C'est tout. Pour toujours » (Tousignant 146). Cette confession a eu un certain effet thérapeutique puisque les derniers mots de la narration sont : « *Elle est bien. Comme elle est bien...* » (Tousignant 147). Continuer est peut-être surhumain, comme l'énonce la citation de Camus qui clôt le recueil, mais c'est la seule avenue possible pour se constituer comme sujet.

### **Quelle subversion dans ces Carnets de déraison?**

Si, à la suite de Butler (1990, 1993), on peut concevoir l'agentivité comme la possibilité de reconfigurer et de réitérer le discours dans lequel le sujet est lui-même constitué, peut-on considérer l'exergue tiré de la *Première Méditation* de Descartes comme un indice d'agentivité? L'extrait en question insiste sur la paresse, la difficulté de sortir de « [s]es anciennes opinions », la propension à aimer se laisser berner par ses illusions, et donc à la difficulté de poser un regard lucide et critique sur soi. Or, c'est bien ce que font ces *Carnets de déraison* (je souligne) : oser porter un regard critique et lucide sur soi (confession, auto-examen) se donnant le droit de « faire semblant » et d'inventer des histoires, avec toutes les hésitations et tous les doutes (il faut bien que la méthode de Descartes soit ici convoquée) que cela coûte au sujet, mais sans chercher la certitude : en acceptant de *continuer* « à parler dans sa tête », en étant « déraisonnable » : « Et drôlement, ce rêve naïf enfantin—croire en l'impossible—ce rêve idéal et vert et jaune et impossible, déraisonnable, me fait continuer » (Tousignant 140). Ainsi, « [i]l ne faut pas essayer de la raisonner. Elle est bien. Comme elle est. Bien » (Tousignant 143). Il y a donc non

seulement une réappropriation, mais un renversement—une subversion—du doute métaphysique de Descartes.

L'intertextualité est donc mise à contribution ici pour affirmer son agentivité au sens d'assumer le discours d'un *autre*, en se l'appropriant, en le faisant sien à la condition de le travestir, de la subvertir. L'agentivité consiste alors à être déraisonnable, à s'entêter, à continuer. Malgré le doute (ou grâce à lui?), dans un discours qui explore toutes les voix du soi, il y a affirmation d'un « je » qui assume ses faiblesses et son incertitude. Ainsi, les *Carnets de déraison* de Guylaine Tousignant ne visent pas tant une réponse comme le voudrait la méditation philosophique, mais privilégient une démarche—une méditation *poétique*—, où le sujet assume pleinement ses doutes dans et par son discours, déplaçant ainsi le soi moderne issu du *cogito* cartésien en se posant comme sujet discursif tel que le définit Susan Heckman :

What distinguishes what I call the discursive subject is the attempt to displace the modernist subject rather than reconstruct it. [...] The hallmark of the discursive subject that is emerging in contemporary discussions is the rejection of the binarism that grounds modernist discourse in general and, specifically, discussions of the subject. (197)

En effet, l'identité du sujet dans les *Carnets de déraison* de Guylaine Tousignant est en construction constante (je continue... je marche...); elle se tisse dans un discours à plusieurs voix —qui est pourtant toujours la sienne—, revendique le droit d'hésiter entre raison et déraison, affirmant ainsi, dans cette subversion du discours cartésien, son agentivité :

For the discursive subject, however, agency and construction are not antithetical. Rather, agency is a product of discourse, a capacity that glows from discursive formations. The discursive subject redefines agency in a way that explodes the boundaries imposed by the constituting/constituted dichotomy. It does not entail reference to a prediscursive “I” but, instead, entails that subjects find agency within the discursive spaces open to them in their particular historical period. (Heckman 202)

Johanne Melançon

Dès lors, son récit est transgressif dans la mesure où elle s'approprie le discours de la méditation philosophique—le doute cartésien—que l'exergue rend explicite pour exprimer et revendiquer la *déraison* comme discours constitutif du soi.

### **Pour conclure**

Fragmentés et placés sous le signe de l'intime, les *Carnets de déraison* de Guylaine Tousignant donnent constamment à lire l'ambivalence, l'hésitation, le doute mais dans ce mouvement, à travers l'interaction de voix intérieures, surgit l'expression d'une volonté, d'une affirmation de soi. L'écriture, en pratiquant la différenciation et à l'hybridation génériques, en effectuant un dédoublement rhétorique du sujet, en s'appropriant différentes stratégies discursives comme le dialogue intérieur, le micro-récit (s'inventer des histoires) ou le choix de verbes d'action qui expriment un mouvement vers l'avant, constitue le moyen et le lieu d'une quête de soi. Elle permet d'assumer toutes les voix qui l'obligent à se remettre en question, à se juger, mais qui la construisent pourtant comme sujet. Enfin, en ayant recours à l'intertextualité, que ce soit pour s'approprier la confession suggérée par Camus ou par la subversion du cogito cartésien suggéré par l'exergue, le texte finit non seulement par assumer pleinement le doute comme constitutif de soi mais par affirmer le droit à la déraison. Au bout du compte, c'est le travail de l'écriture qui aura permis d'affirmer son agentivité.

### BIBLIOGRAPHIE

« Discussion avec Guylaine Tousignant ». *Tagueule.ca*, 12 avril 2012.

Butler, Judith. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. New York: Routledge, 1990.

---. *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of "Sex."* New York: Routledge, 1993.

Dion, Robert, Frances Fortier et Élisabeth Haghebaert. *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*. Québec : Nota Bene, 2001.

Gardiner, Judith Kegan. « Introduction », dans Judith Kegan Gardiner (ed.). *Provoking Agents. Gender and Agency in Theory and Practice*. Urbana et Chicago : U of Illinois P, 1995. 1-20.

Havercroft, Barbara. « Auto/biographie et agentivité au féminin dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* d'Annie Ernaux », dans Lequin, Lucie et Catherine Mavrikakis (dir.). *La francophonie sans frontière : une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*. Paris : L'Harmattan, 2001, p. 517-535.

Hekman, Susan. « Subjects and Agents : The Question for Feminism », dans Judith Kegan Gardiner (ed.). *Provoking Agents. Gender and Agency in Theory and Practice*. Urbana et Chicago: U of Illinois P, 1995. 194-207.

Mann, Patricia S. *Micro-Politics. Agency in a Postfeminist Era*. Minneapolis: U of Minnesota P, 1994.

Neuman, Shirley. « *ReImagining Women: An Introduction* », dans Shirley Neuman and Glennis Stephenson (dir.). *ReImagining Women: Representations of Women in Culture*. Toronto: U of Toronto P, 1993. 3-18.

Tousignant, Guylaine. *Carnets de déraison*. Sudbury : Prise de parole, 2005.